

INSERTEES

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 46, Rue Maciel.
De 3 à 6 heures du soir: rue Uruguay 26.
Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.
Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.
Téléphone «La Cooperativa» N° 339.
Impreso en los talleres de la Imp. LATINA.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	1.00	1.20
Trois mois	3.00	3.50
Six mois	5.50	6.50
Un an	10.00	12.00
Número du jour	0.01	
ancien	0.10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.
Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Rédacteur en chef: J. G. Beron Dubard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

Fêtes françaises

de l'Arbre de Noël

Les préparatifs des fêtes de l'Arbre de Noël, qui auront lieu au Collège Carnot, battent leur plein.
La Commission d'ornementation a commencé les travaux de décoration de la grande cour qui présentera avec ses centaines de lampes électriques multicolores, un aspect féerique.
L'Arbre orné avec un goût exquis et surchargé de jouets appellera l'attention des grands et des petits.
Le coquet théâtre du Collège, un chef-d'œuvre de bon goût, sera certainement un des attraitifs de la soirée.
Ne passons pas sous silence, l'offre généreuse faite par M. Charles Cazaux, qui prend à sa charge, pour ne pas diminuer la part du pauvre, toute l'installation de l'éclairage électrique dont la somme s'élève à la somme de deux cent vingt piastres environ.
La Commission des fêtes en a chaleureusement remercié M. Charles Cazaux.
Le bar sera installé dans la cour du fond éclairée aussi à l'électricité.
Les membres de la Commission reçoivent le meilleur accueil de tous nos compatriotes. En un mot l'enthousiasme est général et tout fait prévoir un grand succès.
Les fêtes de l'Arbre de Noël seront le digne couronnement de celles que va donner le «Collège Carnot» à l'occasion des examens, qui, disons-le en passant, ont été des plus brillants.
Le programme du 25 au soir, sujet à modification, a été arrêté comme suit:
Programme des fêtes du 25 décembre 1898, données au Collège Carnot, rue Soriano, n. 127 au bénéfice de la «Société de Bienfaisance».
1. Ouverture à 8 heures.
2. Réception du Ministre de France à 8 heures et 1/2.
3. Concert: «Les Gêneres» par M. de Beaucourt.
«Le Soir» (Gounod) par M. E. Garaud, ténor.
«Le Petit Chemin de Jeanette»; par M. E. Garaud; «Ben Vrai», Paysannerie; «Duo de la reine de Chypre» (Halévy) par M. M. Garaud et de Beaucourt.
4. Musique et Distribution de jouets aux enfants.
5. Bal.

La France et ses colonies

Paris, 25 novembre.

C'est une vérité consacrée par les faits de chaque jour que les intérêts industriels de la vieille Europe reposent à l'heure présente, sur le développement colonial des nations qui la composent. Chacune d'elles a pour objectif la conquête des pays exotiques, en vue d'en tirer les matières premières qui alimenteront à bon compte le travail de la Métropole, puis de créer dans ces contrées une clientèle capable d'absorber les produits fabriqués à l'aide de ces matières transformées par la main de l'homme ou par les machines.
Ou bien encore s'agira-t-il, suivant les conditions économiques propres à chaque région, de transporter sur les territoires coloniaux adjoints au domaine national les moyens de production — capitaux, personnel, usines — destinés à mettre en valeur les parties du globe inactives.
En ce qui concerne spécialement les intérêts français, le problème de cette mise en valeur a-t-il été rationnellement résolu depuis l'extension considérable qu'a reçue depuis quelques années le territoire colonial? La Métropole a-t-elle su bénéficier de conquêtes chèrement acquises? Telle est la question qui vient d'être longuement débattue devant la Société d'Economie politique nationale.
Il y a quelque profit, croyons nous, à recueillir de ces débats, tout au moins un enseignement à puiser, qui consiste à montrer que, jusqu'à ce jour, la France a tiré des marions du feu pour les autres beaucoup plus que pour ses nationaux. Il importe d'appeler l'attention publique sur l'intérêt que présente l'étude des efforts tentés à l'étranger pour s'emparer du marché des colonies françaises au grand détriment des industriels et des commerçants français et de réagir.
Il existe un nouvel empire colonial français, déjà bien connu dans son tracé, dans son relief, dans ses conditions climatiques essentielles, et par conséquent dans ses plus importantes facultés de production. Cet empire a été fondé, on sait au prix de quels sacrifices, avec le dessein avoué et proclamé d'en faire des marchés où les produits métropolitains trouveraient une vente privilégiée, où les nationaux achèteraient aussi, avec une préférence marquée pour une terre devenue française, toutes les denrées demandées jusqu'alors aux étrangers pour alimenter l'industrie et le travail national: colons, soies, cafés, cacao, huiles diverses, grains, bois, etc.
Il n'est pas douteux que, dès l'heure actuelle, la France pourrait acheter moins de cotons aux Etats-Unis, à l'Inde et à l'Egypte, moins de soies au Japon et à la Chine, etc., tous pays qui s'affranchissent de plus en plus de son industrie, de son commerce, de sa clientèle.

Et pendant que nous restons les dociles clients de l'étranger, nos colonies attendent de la Métropole les capitaux d'exploitation ou l'immigration de travailleurs. Quand ces biens leur arrivent, ce sont le plus souvent les étrangers qui les leur fournissent. C'est ainsi, d'après les discussions récentes de la Société d'Economie politique nationale, que la France glisse sur la confiscation douaneuse et pacifique de son bien. La faute en est-elle, comme on le dit souvent, au manque d'initiative ou de confiance de l'industriel français?

L'Encombrement des Carrières

Jamais, au même degré qu'aujourd'hui, les carrières n'ont été encombrées et jamais la difficulté de gagner son pain n'a été plus grande. J'entends dire souvent qu'il faut que tout le monde travaille et qu'une société où tout le monde travaillerait serait l'idéal. Mais, en vérité, en considérant ce qui se passe, je me demande comment on s'y prendrait pour procurer du travail à tout le monde.

A l'heure actuelle, c'est par milliers qu'il faut compter les gens qui voudraient bien faire œuvre de leurs dix doigts et qui n'y parviennent pas. Partout, dans toutes les professions, à tous les étages de l'édifice social, il y a plus de candidats que de places. On ne l'avait affirmé et je croyais qu'on exagérait. Pour avoir le cœur net, je me suis livré à un commencement d'enquête et sans l'avoir poussée bien loin, j'en reviens épouvanté par ce que j'ai vu.

Rien qu'à la préfecture de la Seine et en ce qui concerne les femmes seulement, il y a en permanence une moyenne annuelle de cinq mille demandes d'emploi d'institutrice, cinq mille vous entendez bien, pour environ quatre-vingt places disponibles par an.

Pour les instituteurs, la proportion n'est pas moindre et je ne parle ici que de l'enseignement officiel. C'est par les annonces des journaux et par les bureaux de placement qu'on peut être renseigné pour ce qui a trait à l'enseignement privé et se rendre compte du nombre de précepteurs et d'institutrices en quête d'un emploi.

Ce qui se passe dans les grandes villes de province, est, paraît-il, à l'égal de ce qui se passe à Paris. Voilà pour une carrière en vue de laquelle ceux qui s'y destinent se sont livrés à des études longues et coûteuses, ont subi des examens difficiles et ont, comme on dit, pû sur les livres.

Il n'en va pas mieux dans les autres. L'administration des postes et télégraphes est assaillie quotidiennement de sollicitations émanant d'individus des deux sexes et c'est à peine dans les proportions de cinquante par mille qu'on peut y satisfaire. Dans les autres ministères, dans les compagnies de chemins de fer, dans les grands établissements financiers, dans les assurances, partout enfin où l'on emploie un nombre personnel, l'encombrement est tout pareil.

Tout emploi vacant, du plus haut au plus humble, est convoité par des centaines de personnes. Il en est de même dans les industries, dans les maisons de commerce, voire chez les boutiquiers, et de même aussi pour les domestiques.

Ajoutez à cela que tous les ans, nos grandes écoles jettent dans la circulation plus de futurs ingénieurs, de futurs avocats, de futurs médecins, que l'on ne peut en occuper et que, en conséquence, beaucoup d'entre eux n'arrivent pas toujours à utiliser leur savoir et vous comprendrez aisément cette parole d'un vieux Parisien.

— Rien que dans Paris, il y a cent mille individus qui le matin, en se levant, se demandent comment ils mangeront dans la journée.

Et les examens, ni les brevets à tous les degrés qu'on a multipliés à l'excès n'y font rien. Il ne suffit pas de s'être soumis à ces conditions d'admissibilité aux emplois, d'être pourvu de titres pour trouver une occupation.

Plus nous allons et plus les gens sur le pavé deviennent légion et plus aussi s'élève le niveau intellectuel de cette armée de solliciteurs qui deviennent si promptement des affamés, et par conséquent des envieux, c'est-à-dire des ennemis naturels d'un ordre social qui ne leur donne pas du pain et dans lequel il n'y a pas place pour eux.

C'est là, il faut bien le reconnaître, un état de choses aussi douloureux qu'il est fécond en monnaies pour l'avenir. Je ne veux pas en rechercher les causes. Il me répugnerait, j'en conviens, d'avoir à établir qu'on a peut-être trop imprudemment et trop vite excité les ambitions personnelles, tiré trop de gens de l'obscurité et de l'humble condition auxquelles les destinait leur naissance et fait luire à leurs yeux un trop brillant avenir.

L'ambition est chose si légitime, le droit à l'instruction est si sacré, qu'il est bien difficile de blâmer ceux qui ont voulu consacrer ce droit par la pratique et ouvrir carrière aux ambitions. Il n'en est pas moins vrai qu'à l'heure où j'écris leurs calculs sont déçus et que peut-être pour avoir voulu faire trop vite et trop bien ils arrivent à un but précisément tout contraire à celui qu'ils se proposaient.

que jamais, autant qu'aujourd'hui, on n'a eu raison de dire que le soleil ne luit pas pour tout le monde.

Le nombre des déshérités va sans cesse en augmentant, et ce qu'il y a de plus grave, c'est que pour justifier cette augmentation, on ne peut objecter qu'elle est due à l'ignorance, puis que l'ignorance va en décroissant. Tel est le mal sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention des pouvoirs publics.

A tout instant nous voyons l'opinion et les Chambres se passionner pour des questions accessoires et secondaires. Croit-on que le Parlement ne ferait pas œuvre meilleure si, au lieu de gaspiller son temps en débats stériles, en interpellations foisonnées, il s'occupait de quelques-uns des problèmes sociaux qui nous étreignent et s'appliquait à les résoudre?

Il n'en est pas de plus grave assurément que celui que je viens de signaler. Mais il n'est pas impossible de remédier à la situation à travers laquelle nous pouvons en entrevoir la gravité et le péril.

Le remède, on l'a déjà indiqué. La France possède aujourd'hui un immense empire colonial. En Afrique et en Asie, nous avons de vastes espaces où des civilisations nouvelles ne demandent qu'à s'épanouir.

Ne semble-t-il pas que les intelligences et les bras occupés chez nous trouveraient là un emploi fructueux? Mais il ne suffit pas de désigner aux déshérités ces solitudes, pour la plupart stériles et où les richesses naturelles sont abondantes et à portée de la main des hommes; il faudrait aussi favoriser l'émigration de notre trop-plein, la diriger vers ces contrées fécondes où tout est à prendre, y favoriser son établissement en facilitant les débuts.

Quel avenir pour les colonies, si tout à coup elles se trouvaient ainsi peuplées, et quelle heureuse transformation dans la métropole si, du même coup, elle était débarrassée de ce trop-plein qui fait obstacle à son repos?

Peut-être m'objectera-t-on que le Français aime par-dessus tout son foyer et qu'il n'est pas colonisateur. Je ne sais dans quelle mesure l'objection est fondée. En tout cas, ce qu'il n'est pas il peut le devenir.

C'est affaire d'éducation, et puisque aujourd'hui on peut, par l'école, transformer l'âme du peuple, pourquoi n'inculquerait-on pas dans celle de nos enfants un peu de cet esprit d'aventure que les Anglais possèdent à un si haut degré et qui a fait d'eux les fertilisateurs et les bénéficiaires de leurs conquêtes d'outre-mer?

Vignoble suisse

La Suisse compte actuellement 33 mille hectares de vignes presque autant que la République Argentine dont le dernier recensement donne 33.459 hectares. Le canton du Tessin à lui seul compte 7970 hectares, soit plus que toute la province de San Juan qui n'en a que 7935. Le canton de Vaud a 6620 h., Zurich 5000, le Valais 2850. Les régions viticoles ne sont pas confinées au Sud sud-est de la Suisse, mais encore dans le Nord; à Schaffhouse on trouve le magnifique vignoble d'Unterhallau; en Thurgovie, en Argovie, la viticulture très répandue donne de très bons résultats.

33.000 hectares pour un pays dont la superficie totale n'est que de 4146 kilomètres carrés c'est énorme et peu de pays atteignent cette proportion.

La rive suisse du Léman, de Villeneuve à Morges qu'est-elle sinon un immense vignoble? et le plus beau qui soit au monde. Eu outre les vignobles du Valais et de Vaud ne sont pas d'hier, ils datent de l'époque romaine. La Suisse a des vins très estimés, le Livorno, le Dezaley, le Lavaux, le Cortaillod, le Malvoisie, l'Amigne, le Lamarque, le Coquemur, pouvant rivaliser, tous par leur force et leur bouquet avec les vins les plus renommés.

Qui ne connaît encore le Champagne du Valais exporté dans le monde entier par la maison Bouvier de Genève et autres. Il existe encore quelques endroits privilégiés dans le Valais et le Tessin où de vastes et beaux vignobles produisent des vins qui le cèdent en rien au Malaga, à l'Oporto ou au Xérès. La viticulture est la principale et la plus féconde des sources de prospérité dans ces cantons.

La Suisse possède encore de grandes sources de richesses. L'élevage du bétail, la fabrication de fromages dont la renommée est universelle constituent une exportation considérable. La production de ses forêts est très recherchée aussi.

Dans le domaine industriel et dans les arts de luxe, elle n'a pas de supérieurs, pas même de rivaux pour l'horlogerie et les machines. Les expositions universelles leur réservent les premiers prix.

Pour l'instruction publique elle est sans conteste au premier rang parmi les nations de l'Europe et du monde entier.

Science, vaillance et Liberté tout cela est l'apanage de la noble et fière république, petite par son territoire, mais bien grande par l'héroïsme de ses enfants. — N.

La Greffe

Combien peu finissent le rêve Qu'enfants ils avaient commencé! La greffe dirige la sève Hors du chemin qu'on s'est tracé.

Tel était né pour ne rien faire, Sur qui l'on greffe un travailleur; Tel étais mauvais et colérique Qu'un bon jardinier rend meilleur.

On a vu plus d'un imbécile Devenir un homme d'Etat; Tel semblait léger et futile, Qui fut un grave potentat.

Tel avait des instincts d'esclave, Qui commande dans les bureaux; Tel autre n'était pas très brave, Dont l'exemple a fait un héros.

Et pourtant, chacun veut se plaindre: Si haut, si haut qu'il soit monté, Il ne pense jamais à le redresser, Au rang qu'il avait mérité.

Ecoutez l'éternel murmure Des arbres et des gens greffés, Qui prétendent que la culture Les a dans le germe étouffés:

«J'avais le goût de la musique, Et je fais des premiers — Paris; J'étais né pour la politique, Et je suis courtier en esprits.

— J'étais né pour avoir des rentes, Et je n'ai que des créanciers; Au lieu de très riches parents, J'ai de très pauvres héritiers.

— J'étais né pour rester tranquille, Et je hurle au milieu des loupes, — J'étais né pour vivre à la ville, Et je vis pour planter des choux.»

Ecoutez cette pauvre femme Qui pleure ses anciens succès: «Je devais être grande dame, Et je fabrique des corsets.

— Je devais dans la tragédie, Remplacer Clairon ou Rachel, Et je chante «Ma Normandie», A l'angle du pont Saint-Michel.

Tout le monde a de ces répliques Je voyais un arbre fruitier Chargé d'abricots magnifiques Co doit être un abricotier.

Non! Je compris ses infortunes Qui chantaient à tous les échos: «J'étais né pour porter des prunes, Et je produis des abricots!»

PIERRE.

Le Roi

LA GARDE GASCONNE

L'évasion du roi de Navarre avait effrayé la cour. A peine eut-il fini qu'on le devina; on le devint de ses allures. Au lieu du gras petit seigneur toujours en somnolence et en amourettes, on l'aperçut tel qu'il était, nerveux, de visage coriace, tout soufflé et nerveux, avec ce sourire de par où il n'y avait qu'à tuer. — Que va-t-il nous siffler? pensèrent les Guise. — Les craintes, les ambitions se firent signe, les unes et les autres prévinrent le pays et la France trembla pour sa religion séculaire: la Ligue était née.

Le roi de Navarre s'en souriait. Au chaud dans sa Gascogne, il laissait la France se couvrir d'associations. Il les connaissait. Ces troubles d'eau claire qui prenaient le manteau du Dieu pour couvrir leurs vices politiques, ce catholicisme et ce calvinisme qui affaiblissaient de s'en vouloir au l'émurent pas. Subtil, le Gascon pensa que cette lutte autour de la Messe n'était qu'une feinte, que les Français, gens de bon sens, nourris à l'auberge de Rabelais des fortes substances du Montaligan, n'étaient point âmes vaporeuses ni cerveaux hallucinés, — et qu'il y avait sous ces pousmes une nichée de rongeurs: les Guise.

— Ils sont huit ou dix dans cette famille, insinua d'Aubigné, qui vous donneront un jour bien du mal, Sire: Henri, d'abord, le plus fameux, puis Mayenne, le Cardinal, ses frères d'Aumale et d'Elbeuf. Ils ont pensé que le trouble est le plus rapide moyen, en France, pour élever haut.

— Je les briserai; sont gens à faire le malheur public.

— Le premier, dit Rosny, a de beaux talents militaires... — Et moi! interrompit le Gascon, suis-je de la barbe de singe Qui n'a qu'un œil souvent le soigne: n'ai qu'une petite armée, mais la veux nette et alerte, bien pensante et marchante, invincible. Et sur ce propos, je vous prie de dire si l'appel que je lançai parmi la Gascogne pour former ma garde a été de tous entendu.

— Les six compagnies ont été appelées à Agen, Sire, et elles y attendent que vous les passiez en revue.

— Ainsi ferez, dit le Gascon, le quatrième matin du présent mois qui est Sainte-Jeanne, pour que la bénédiction de ma mère les fortifie. Combien d'hommes?

— Douze cents, répartit comme avez ordonné entre, Limousin, Auvergne, Guyenne, Béarn, Languedoc, Comté de Foix, Roussillon et Provence.

— Sont-ils de bien? — Sont-ils en quête de gloire, dit d'Aubigné.

— Des gloutons, ajouta Rosny, plus à plus veulent.

— Yam! dit le roi, je les emploierai à mort.

Et comme il venait au loin de voir une jupe, il y courut.
Le jour de la naissance de Jeanne, dès l'aurore, la promenade du «Gavien» d'Argen retentit. Une joie gasconne montait de cette courtoisie, foule qui s'entrechoyait dans des bondissements, cherchait ses places, s'attardait à rire par groupes, s'éparpillait au signal des capitaines, mêlait et confondait ses accoutrements, ses panaches, ses lances, ses jurons, ses gestes et ses voix. Dans la foule passaient autrui de claires armures; la corne d'une moustache traversait un bourguignotte, un morion, le fermail d'un casque.

A leurs plumes se reconnaissaient les chefs: le gran Sahuguède, Espagnol, les deux Vic, le comte d'Arrengeon, baron d'Etchebar, Argut-Dessus, marquis de Cravensères, les capitaines Ohierp, de Cahuzac, Pouydrugin, Castelnelle. Anla, Musculdy, Uzeret, Verduran: les plus beaux poignets de Gascogne.

Enfin, tout se rallia. Le tumulte peu à peu fondit en un murmure immobile. A gauche, sur deux rangs, trois cornettes de cavalerie s'avancèrent: chevaliers, gendarmes, arquebusiers à cheval ou carabins; et à droite, en même ordonnance, trois enseignes d'infanterie: deux de piquiers — officiers portant l'esponton — et une d'arquebusiers.

(à suivre.)

NOS ECHOS

Les examens de fin d'année du Collège Carnot viennent de se terminer démontrant une fois de plus la solide instruction et excellente éducation que les élèves de ce centre d'enseignement ont acquises pendant l'année scolaire écoulée.

Messieurs les examinateurs ont été très satisfaits des progrès réalisés et même ont chaudement félicité certains élèves, qui, quoique ayant très peu de mois d'assistance, ont prouvé qu'ils ont bien profité des leçons que leurs maîtres se sont efforcés de leur donner afin de les guider dans les difficultés de la langue française et d'orienter leurs jeunes intelligences de tout ce qui pourra leur être utile dans l'avenir et leur faire acquiescer ainsi la confiance en eux-mêmes et l'estime de leurs concitoyens.

Voici le programme de la fête scolaire qui aura lieu le 24 à huit heures du soir et de la distribution des prix qui se fera le 25 à 9 1/2 du matin.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ENSEIGNEMENT

COLLÈGE CARNOT

FÊTE SCOLAIRE DU 24 DÉCEMBRE 1898

Programme

1. 8 1/2 Réception de Mr. le Ministre de France. — Hymnes.
2. Inauguration du Théâtre scolaire.
3. Poésies: — Le réveil du petit enfant; P. Lion. — Le petit enfant L. Durvell. — L'écolier docile, E. Chlappe.
4. Un pari (comédie en un acte représentée par les élèves du Collège.)
5. Le réveil (chant, par l'orphéon scolaire)
6. Poésies: — Après la bataille, M. Minotti. — L'ange du pardon, E. Latenne. — Plaintes de Don Diego, E. Angencheit. — El caballo del rey Alila, Do Bao. — Varola, M. Perez.
7. Orchestre.
8. El médico à palos. (Comédie en trois actes de Molière traduite par Moralin, représentée par les élèves du Collège.)
9. Le départ du régiment (Chant, par l'orphéon scolaire.)

Distribution solennelle des Prix le 25 Décembre 1898 à 9 1/2 du matin.

1. Réception de M. le Ministre de France: Hymnes.
2. Discours.
3. Distribution des Prix.
4. Clôture.

M. Henri Grasset récemment venu de Buenos Aires vient de prendre la direction du Salon Odontalgique de M. Odonoghue rue 25 mai 256.

Le célèbre dentiste offre ses bons services professionnels à tous ceux qui en ont besoin à un titre quelconqué. En apprenant sa résolution de rester parmi nous, nous adressons à M. H. Grasset nos plus sincères félicitations et nous prenons la liberté de le recommander à toutes les familles.

Le général Muniz ne viendra pas à Montevideo, comme il l'avait annoncé. Son intention est de rester à Bagé (Brésil) et attendre là la marche des événements.

Le duel entre le colonel Latorre et le docteur Herrera n'a pas eu lieu. Ils ont dû comparaître devant l'autorité et signer un engagement de ne pas se battre en territoire argentin. La police ne les perd pas de vue.

On se plaint au Salto du hourvari qui fait le nouveau chef politique colonel Viera, à propos de boîtes.

Marches et contre marches des forces armées, pas une minute de repos, et les paisibles habitants du Salto embêtés s'en vont chercher ailleurs la tranquillité disparue de chez eux. Il faut bien se donner un peu d'importance, que diable, même au dépens d'être un peu ridicule.

